

et gentils tous deux, sucrés comme me un bloc, à cette vue, l'armée se débraquait de roses, les bêtes cassaient les crânes, poussaient, à coups de sabots durs, dans la foule. Les hommes d'un peloton, la plupart jeunes, amusés de la fête qu'ils donnaient à la bataille, à la mort, éclataient de rire, sous leurs coiffures de roses... Et tout riait, hurlait un nom de femme! Les hommes, touchés, tombaient de selle, odorants, comme des roses coupées.

—Ohé! mes roses! cria d'Ablancourt. Qu'on se dépote!

Et par un joli matin, sans trop souffler, le régiment pimpant quitta le Perche, en grande toilette, et rejoignit Maine et Picardie, dans les environs d'Oldenbourg. On était en pleins combats.

L'armée, maintenant, savait la nouvelle, et il y avait de la stupeur dans les quinze mille regards fixés, ronds et ardents, sur le petit bois. Le maréchal d'Estrées, furieux de jalousie, s'emporta lorsqu'on le prévint :

—Mais, c'est une mascarade! Je ne veux point de ces soldats! Est-ce décent? Est-ce ainsi qu'on va aux batailles!

M. de Chevert, plus soldat sourit:

—Laissez, monsieur le maréchal. Ces niaiseries héroïques sont, au contraire, très françaises. Il y a un beau mépris dans ces façons d'aborder la mort, et pour me servir d'un mot de ces messieurs, je trouve cela très galant.

—Il leur faut expier cette inconvenance! Je les mettrai en tête!

—Ces hommes ne demanderont pas mieux. Je les connais, j'ai leur bravoure dans la main. Veuillez faire l'expérience.

Au delà du camp de Chevert, quatre cents hommes des légions de Flandre et du Hainaut, commandés par Lamorlière, masquaient les roches qu'occupait l'ennemi. Devant le front de l'armée française, il y avait une plaine, et toutes les troupes s'y avancèrent, tandis qu'une estafette allait prévenir d'Ablancourt:

—Les ennemis sont derrière ces roches. M. le maréchal vous prie d'avancer.

Juste à ce moment, l'armée se retourna, pour voir... et les grenadiers à cheval parurent!

Etaient-ils vivants?

On vit surgir des arbres une armée rosée: de grands soldats roses sur des chevaux roses. La Pompadour avait tenu parole; elle payait la fête. Com-

—Dieu! dit un cornette, quel parfum!

—Ce ne sont pas de roses qu'ils sont vêtus.

—De baisers.

—Cela sent frais comme les sourires de la marquise.

Les régiments de Navarre, d'Eu, d'Enghien prirent la gauche et la droite, tandis que d'Ablancourt s'avavançait.. Mais à peine eut-il passé les roches qu'à trois cents toises, dans le champ, soutenus de bataillons hessois, deux mille Hanovriens...

Rigides, six cents lames agrémentées de bouquets pointèrent ensemble au ciel, comme des tiges.

—“Pour la fête...” Chargez! cria d'Ablancourt.

Et, sublime, le jardin vivant s'emporta!

Orgueil vermeil! Tempête d'aurore qui balayait des roses. L'ennemi tira sur elles; de grandes nues de pétales, aussitôt, s'éclaboussèrent au feu; mais avant que les Hanovriens, stupéfaits, eussent rechargés leurs armes, les chevaux de France, touchèrent aux premiers rangs, et le combat, dès lors, se désordonna dans l'immense tourbillon des roses! C'était un ardent parterre enflammé criblé de vents! D'Ablancourt, vêtu de roses bulgares, chargeait en tête, en guirlandé des bottes au chapeau, son cheval comme lui fleuri cabré sous le frisson rose d'un ondulant manteau de roses. Vingt hommes, autour de lui, les mieux montés, culbutèrent dans un parfum, l'épaisse et froide colonne; ils balançaient, trainant à leurs bras, voaguants, d'éclatants cordons de roses pourpres, de roses roses, dorées comme des soleils. Le premier escadron, derrière, chargea en masse. Les hommes, confiants dans la force des chevaux, n'avaient pas tiré leurs épées. On entendit leur cri de joie: “Pour la marquise!” et chargé d'ennemis, d'Ablancourt, enthousiasmé, leva son chapeau de fleurs! Ce signe les rallia. Odorants, pesants de roses mousseuses, ils buttèrent l'ennemi

qui plia au choc des poitrails. Chabracées de roses, les bêtes cassaient les crânes, poussaient, à coups de sabots durs, dans la foule. Les hommes d'un peloton, la plupart jeunes, amusés de la fête qu'ils donnaient à la bataille, à la mort, éclataient de rire, sous leurs coiffures de roses... Et tout riait, hurlait un nom de femme! Les hommes, touchés, tombaient de selle, odorants, comme des roses coupées.

—Pour charger, A la Pompadour. Marche!

Et le dernier escadron, là-bas, s'élança. On le vit venir; il prit le large dans un grand vide, les pieds de ses chevaux emportés sur un champ de morts, de sang, de roses, beau de ses bouquets, comme à la promenade! On tira sur lui, mais aucune fleur ne tomba. En trombe, il traversa la bataille, les ennemis en fuite, les Hessois, les Hanovriens débandés, amusa ses galops contre eux, de la plaine,—mais, à la fin, lorsque les trompettes rallièrent, vers d'Ablancourt qui levait le poing, tout le régiment galopa.

Ils vinrent se remettre en ligne, orgueilleux, cernés par l'énorme armée accourue pour les applaudir, déguenillés de leurs fleurs, vêtus d'autres roses qui les emmantaient, eux et leurs chevaux, d'effrayant sang rouge, — et comme d'Ablancourt, froid ordonnait l'appel... un carosse, tout à coup, entra dans la plaine, galopa vers le régiment, s'arrêta, s'ouvrit, et la marquise de Pompadour, blanche comme un lys, apparut aux yeux des blessés.

Elle avait suivi “ses” fleurs.

Elle venait remercier le régiment, polie, somptueuse et toujours belle, et deux femmes soutenaient ses bras. Du tertre où on l'avait conduite, défaillante, dominant toute l'armée, fine comme un oiseau lointain, elle n'eut qu'un geste: sa taille se brisa dans une révérence; et relevée tout à fait, ses doigts errèrent à sa bouche, y prirent un baiser, un seul...

Alors ce fut soudain, ce fut beau comme ce qui monte de l'âme, comme ce qui est éternel: les chapeaux tombèrent, un éclair brilla le long